

ESCLAVES ET PLANTEURS

présentés par Michel Fabre



a COLLECTION
ARCHIVES

Extrait de la publication

Depuis la première édition du présent ouvrage, l'on assiste, aux États-Unis, à un nouveau départ des études concernant l'esclavage, tant à cause de l'intérêt porté à la culture des esclaves eux-mêmes que de l'exploitation de matériaux encore peu utilisés, en particulier des témoignages d'affranchis recueillis aux années 1930 par le W.P.A. La plus importante de ces collections d'archives est celle, en 19 volumes, de George P. Ravick, *The American Slave: A Composite Autobiography* (1970), à laquelle *From Sundown to Sunup* (1972), du même auteur, constitue une remarquable préface. Il faut ajouter à cette collection le volume de Norman R. Yetman, *Voices from Slavery* (1972).

Les études historiques récentes doivent en partie leur nouveauté à ces sources, et les plus originales dépeignent en détail la vie et l'esprit communautaire des esclaves. Ce sont *The Slave Community* (1972) de John Blassingame, *This Species of Property* (1972) de Leslie Owens et le monumental *Roll, Jordan Roll* (1974) d'Eugène Genovese, qui traite particulièrement bien du rôle de la religion et complète l'exploration du paternalisme blanc amorcée par le même historien dans *The World the Slaveholders Made* (1969).

Sur l'esclavage dans l'Amérique coloniale, il importe désormais de consulter *Flight and Rebellion* (1972) de Gerald Mullins, *American Slavery, American Freedom* (1975) d'Edmund Morgan et l'analyse détaillée des préjugés et stéréotypes européens que propose Winthrop Jordan dans *White over Black* (1969). *The Problem of Slavery in the Age of Revolution* (1973) de David Brion Davis et *Slavery in the Structure of American Politics: 1765-1820* de Donald L. Robinson (1971) insistent sur les aspects institutionnels.

L'explication proposée du système esclavagiste par les cliométriciens Robert W. Fogel et Stanley L. Engerman dans *Time on the Cross: The Economy of American Negro Slavery* (1974) semble avoir fait long feu, et Herbert Gutman en présente une critique pertinente dans *Slavery and the Numbers Game* (1975), tandis que son propre ouvrage, *The Black Family in Slavery in Freedom* (1976), apporte une base solide pour la compréhension

des liens de parenté et de la famille noire conformément à un système de valeurs indépendant de la famille euro-américaine. De Peter H. Wood, *Black Majority: Negroes in Colonial South Carolina from 1670 through the Stono Rebellion* (1974) souligne bien l'apport africain à la culture américaine. Lawrence W. Levine a recours à la musique et au folklore pour éclairer la culture des esclaves de façon pénétrante dans *Black Culture and Black Consciousness* (1977). Il faut y ajouter, pour le domaine linguistique, l'étude de J.-L. Dillard, *Black English* (1972).

Parmi les synthèses historiques récentes sur les Afro-Américains avant la guerre de Sécession, la plus nuancée et la plus complète est *Black Odyssey, the Afro-American Ideal in Slavery* (1977) de Nathan I. Huggins. Le premier volume de la série, *History of Black Americans*, que prépare Philip Foner, a paru en 1976 et porte sur la période qui va des débuts de la traite à la création des États-Unis. Il s'avère d'ores et déjà indispensable.

M. F.

Novembre 1977.

L'institution particulière

A la lumière de l'esclavage, considéré à la fois comme un moment historique de l'expérience afro-américaine et comme une institution américaine spécifique, les manifestations actuelles du pouvoir noir et les résistances que lui oppose la société blanche aux Etats-Unis nous semblent moins déconcertantes et moins caractéristiques de notre époque. Pour qui a étudié les révoltes d'esclaves, les explosions de violence dans le ghetto et les tactiques d'autodéfense des Panthères Noires se situent, fort logiquement, dans une tradition séculaire de protestation. Pour qui a suivi le développement du capitalisme embryonnaire des plantations et l'extension simultanée de la servitude aux XVIII^e et XIX^e siècles, l'exploitation économique des masses noires apparaît — en vertu d'une autre logique — solidement enracinée dans les traditions économiques des Etats-Unis.

Une fatalité?

Au XVIII^e siècle l'esclavage des Noirs devint, en effet, cette « institution particulière » dans laquelle des générations d'historiens ont vu le péché originel de la civilisation sudiste, la cause profonde de la guerre de Sécession, la source lointaine des problèmes raciaux actuels.

L'établissement de l'esclavage sur le sol américain n'avait rien de fatal, ni de naturel. Il n'était lié ni au climat, ni aux cultures tropicales. Rien n'y prédis-

posait la race noire, comme le montre la préférence des premiers colons pour des serviteurs à terme venus d'Angleterre. Les lois britanniques n'en prévoyaient pas les modalités. Il fut élaboré avant tout pour répondre aux exigences économiques dont les planteurs firent peu à peu leur loi morale. Quand, en 1619, une première cargaison d'Africains fut débarquée à Jamestown (Virginie) par une frégate hollandaise, ces Noirs ne devinrent pas sur-le-champ des esclaves mais seulement serviteurs à terme, comme des Blancs l'étaient déjà. Il faut attendre quarante ans pour que des codes cohérents et complets donnent une définition du Noir comme esclave. L'institution s'établit progressivement et inégalement d'une colonie à l'autre : en 1640, un serviteur noir qui s'est enfui se voit condamner en Virginie à la servitude à vie, tandis que ses compagnons blancs ne font que quatre ans supplémentaires. En 1647, la cour de la colonie interdit aux Africains d'accéder à la citoyenneté et de porter des armes. Dix ans plus tard, les actes de vente stipulent que l'esclavage est à vie et s'étend aux descendants. Ainsi, malgré des cas de rachat et d'émancipation, les Noirs amenés dans les colonies britanniques se trouvent esclaves à vie autour de 1650, et ce type de servitude leur est exclusivement réservé. Quinze années encore, et leur couleur sera devenue synonyme d'esclavage.

A l'origine, les impératifs économiques ne rendaient pas celui-ci indispensable : le nombre des serviteurs blancs (eux-mêmes relativement peu nombreux par rapport aux fermiers) était triple ou quadruple de celui des Noirs. C'est le progrès de la grande plantation, mieux adaptée à la monoculture du tabac, du riz, de l'indigo, du chanvre, qui accroît l'exploitation de la main-d'œuvre noire et, à cause de la crainte de leur soulèvement, amène un renforcement systématique des codes qui règlent leurs activités. Le capitalisme embryonnaire des planteurs devient alors la principale force

dynamique de la société sudiste. Dans ces colonies où la terre abonde, où tout est à prendre et à construire, l'idéal européen et chevaleresque de la gloire se trouve tout naturellement subordonné, en milieu protestant, au succès économique. Le type de cette réussite est celle du grand planteur, qui fait de lui un aristocrate. En effet, le rang social du fermier s'effondre avec les cours du tabac, baisse en partie provoquée par les Actes de Navigation de 1660. Au petit domaine devenu peu rentable, se substitue la grande plantation dont la production massive est à même de compenser la réduction des marges de profit. Par ailleurs, la fondation d'une Compagnie Royale pour l'Importation des Noirs favorise l'approvisionnement en main-d'œuvre. Au début du XVIII^e siècle, ce type d'exploitation a fait ses preuves, et les exigences de la productivité éliminent tout obstacle moral à la transformation du nouveau capitalisme agricole en un esclavagisme effréné. La classe dominante légalise un état de fait en donnant au propriétaire un pouvoir absolu sur la personne de l'esclave.

Nous inspirant des remarquables travaux de Kenneth Stamp, Stanley Elkins et Eugene Genovese qui ont renouvelé les études fondamentales d'Ulrich B. Phillips¹, nous nous efforcerons donc de présenter l'institution particulière comme un système de contrôle et d'exploitation d'une main-d'œuvre bien définie, devenu peu à peu un véritable mode de vie, un substrat culturel pour le Sud tout entier. C'est autour de cette ligne directrice que s'ordonnent les chapitres traitant du commerce des esclaves, de leur labeur et de leur existence dans les plantations, de leurs résistances enfin qui ont contraint le système à intensifier sa répression et les intellectuels du Sud à tenter de justifier leur civilisation quand ils ne nourrissaient pas de doutes sur le bien-fondé de son éthique.

1. Une bibliographie critique est donnée en fin de volume.

L'esclavage aux Etats-Unis fut en effet un système clos d'une importance cruciale dans la mesure où d'autres institutions sociales, susceptibles de sauvegarder les droits humains de l'esclave, ne purent venir interférer avec l'omnipotence et l'intérêt des planteurs. On voit en effet le souci de rendement l'emporter sur toute autre considération. Des droits, considérés ailleurs comme fondamentaux, lui sont sacrifiés : la liberté du mariage, l'institution familiale, l'instruction morale et religieuse sont ainsi détruites, perverties ou ignorées dans la mesure où elles risqueraient de faire obstacle à une meilleure productivité ou à une vente plus avantageuse. Tous les codes noirs établis vers la fin des années 1660 reposent sur le principe que la conversion de l'esclave ne modifie pas son statut.

Nous trouvons là, selon Elkins et d'autres historiens, l'une des caractéristiques qui opposent l'institution particulière aux Etats-Unis aux formes que celle-ci revêt en Amérique Latine.

En Amérique Latine : un esclavage tempéré

Dans les colonies espagnoles ou portugaises, la présence d'institutions et d'intérêts contradictoires empêche en effet l'esclavage de revêtir l'aspect essentiellement économique qui le rend si déshumanisant dans les territoires britanniques du Nouveau Monde. Les traditions culturelles de ces colonies donnent à l'esclave un statut légal qui s'inspire du droit romain, des codes de Justinien ou des édits d'Alphonse le Sage concernant les Maures. Cette définition légale constitue pour l'Africain une sorte de protection. D'autre part, le souverain et l'église jouent l'un et l'autre un rôle régulateur dans la conduite de l'entreprise privée. Pour des raisons différentes dont les résultats convergent, ils tempèrent l'exploitation de

l'esclave. Le paternalisme des souverains espagnols se manifeste souvent dans leurs colonies où ils se préoccupent souvent davantage de leur renommée que du succès matériel des colons. Les institutions ibériques encore médiévales et inspirées par l'esprit de chevalerie ne laissent pas aux planteurs de Cuba et du Brésil les coudées aussi franches qu'à ceux de Virginie le laissez-faire britannique. Parfois, les mesures royales s'opposent directement à leurs intérêts immédiats, telle la décision d'émancipation (d'ailleurs jamais appliquée) d'un Charles Quint entrant au monastère en 1557. En général, le contrôle de l'administration royale empêche les abus les plus flagrants.

Si l'Église catholique n'ose jamais flétrir l'esclavage pour ne pas condamner la majorité de ses fidèles d'Amérique Latine, ses casuistes y voient plus volontiers une tolérance qu'un droit. Les Jésuites, entre autres, déploient de remarquables efforts pour assouplir le système, soutenant par exemple que la servitude n'abolit pas l'égalité naturelle et ne rend pas l'esclave assimilable à du bétail. En donnant mauvaise conscience aux planteurs, l'Église ne vise peut-être qu'à mieux assurer son emprise sur leur esprit. Cependant son action aboutit en fait à sauvegarder les droits élémentaires de l'esclave.

Cette interaction de différentes institutions — classe des planteurs, administration royale, Église catholique — et l'héritage en l'espèce du monde romain donnent à l'esclave noir en Amérique Latine un statut bien supérieur à celui qui lui sera imposé dans les colonies anglaises : tant que sa servitude n'est pas prouvée, il est réputé libre; il a le droit de contracter le mariage de son choix et ceci contraint à réunir des esclaves appartenant à des maîtres différents; il peut ester en justice et demander que son prix soit fixé afin d'acheter sa liberté en payant par échéances; les enfants d'une esclave qui épouse un homme libre sont eux-mêmes

libres. L'émancipation a valeur honorifique et n'est pas rare, à l'occasion de fêtes de famille chez le maître. Rien ne s'oppose par la suite à la participation de l'affranchi à la vie nationale sous toutes ses formes. La couleur ne constitue pas un handicap insurmontable.

En Amérique du Nord, au contraire, aucune tradition ne donnait à l'Africain fraîchement débarqué un statut tout préparé. Aucune institution rivale ne venait mitiger l'inexorable capitalisme des planteurs. Le roi? George III s'intéressait surtout à percevoir des droits élevés sur le tabac et favorisait l'extension de sa culture par tous les moyens. L'église? Peu hiérarchisée, peu institutionnalisée, elle ne jouait alors dans le Sud qu'un rôle fort secondaire. La tradition puritaine n'était d'ailleurs pas, quant à elle, de nature à s'opposer à la réussite matérielle des planteurs, signe à ses yeux de leur succès spirituel. A cette convergence des institutions et des intérêts s'ajoutait un trait psychologique particulier aux peuples anglo-saxons : leur conscience aiguë des différences raciales. Cette croyance que le Noir — le Caliban shakespearien — était un être simiesque dénué d'intelligence et de sentiments humains venait peut-être en partie d'un manque de rapports avec les peuples de couleur. En tout cas, le célèbre pasteur bostonien Cotton Mather fut prompt à voir dans la servitude des fils de Cham le signe d'une malédiction divine. Ce racisme originel interdisait déjà, virtuellement, toute égalité au Noir. Dès que l'accroissement de la population de couleur fut susceptible de représenter une menace pour les Blancs, le consensus moral des colons laissa le champ libre aux décisions des planteurs. Ceux-ci, constituant l'élite sociale et politique du Sud, n'eurent aucune difficulté à faire voter les mesures tendant à uniformiser et à rationaliser un système d'exploitation, qui en accord avec les sentiments de la communauté blanche, assimila bientôt le Noir à l'esclave et l'esclave au bétail.

King Cotton

La logique du système, tel qu'il se développa dans les colonies méridionales durant la seconde moitié du XVII^e siècle, n'apparaît pas toujours par la suite, à travers ses variations historiques ou géographiques. Il évolue ainsi de manière parallèle en Virginie et dans le Maryland. De même la Caroline le prévoit dans sa constitution de 1669. La Géorgie, après l'avoir exclu pour des raisons commerciales, l'établit en 1750 devant le succès de la monoculture assurée par les Noirs. Nous avons vu que l'accroissement de la superficie des domaines permit de surmonter la crise du tabac au XVIII^e siècle. Or, la culture du riz favorisa encore cette extension : vers la fin du siècle, les plus grandes plantations, en Caroline du Sud et en Géorgie, comptaient cinq ou six cents esclaves, soit deux fois plus que les plantations de tabac. Au nord de la Chesapeake, l'esclavage prit des formes différentes : dans les régions de culture intensive ou diversifiée, les Noirs étaient surtout domestiques ou artisans. En Pennsylvanie, la prédominance des Quakers, hostiles à la servitude pour des raisons religieuses, donna aux Noirs un statut moins contraignant. En Nouvelle-Angleterre, la main-d'œuvre servile ne représenta jamais qu'une fraction négligeable de la population (près d'un millier sur 80 000 habitants au début du XVIII^e siècle) sauf dans le Rhode Island où l'on assista à des tentatives pour introduire le régime des plantations. La libéralité des codes noirs reflète le peu d'intérêt porté au système : dès le XVIII^e siècle les Noirs purent racheter leur liberté dans le Massachusetts et celui-ci abolit l'esclavage en 1793.

Le Nord-Est préférait s'enrichir par la traite : Boston dut une partie de son opulence au trafic du bois d'ébène, d'ailleurs bien vite surpassée par Providence

(Rhode Island) où ce commerce prospéra jusqu'à l'interdiction de la traite. En s'adonnant à celle-ci, les colons américains disputaient à l'Angleterre un monopole acquis au siècle précédent. Fondée sous Charles II, la Compagnie Royale Africaine avait d'abord représenté les intérêts britanniques dans le trafic triangulaire. Quand une période de libre concurrence internationale s'ouvrit à la fin du XVII^e siècle, la Grande-Bretagne s'adjugea rapidement la première place. Avec un trafic annuel moyen de 75 000 Noirs, elle approvisionnait non seulement ses colonies mais toutes les Amériques. La concurrence faite à la métropole par ses colonies du Nouveau Monde n'était pas dangereuse, mais elle constituait un motif supplémentaire de rivalité, et on a pu y voir l'une des causes de la guerre d'Indépendance.

Le progrès technologique dans l'industrie textile européenne contribua à l'extension de l'esclavage quand, dans le développement de la culture cotonnière, s'accrut le besoin de main-d'œuvre bon marché.

Le coton importé du Moyen-Orient était utilisé depuis des siècles en Europe Occidentale, mais c'était une étoffe de luxe à cause du coût de son traitement. Au XVII^e siècle, on cultivait une espèce à fibre courte dans les colonies anglaises d'Amérique, mais de manière marginale. Une espèce à fibre longue, d'un meilleur rendement, fut acclimatée au début du XVIII^e siècle dans les plaines littorales et les îles de Caroline et de Géorgie, avec un succès croissant. Ce fut cependant l'invention d'une égréneuse mécanique par Eli Whitney en 1793 qui révolutionna cette culture : grâce à cette machine dont le rendement pouvait être cinquante fois supérieur au travail à la main, le coton à fibre courte devint fort rentable. Les manufactures britanniques réclamaient une abondante matière première; le climat subtropical se prêtait admirablement à la monoculture du coton, et celle-ci supplanta rapidement toutes les autres. De la Géorgie et des monts de Caroline, elle gagna les terres

vierges du Sud-Ouest. L'acquisition des territoires espagnols et français permit cette expansion. Après 1815, le coton conquiert le Mississippi, l'Alabama, les riches terres de la « black belt » et, plus tard, pèse lourdement sur les décisions d'annexion des territoires arrachés au Mexique.

Quelques chiffres résument la croissance simultanée de cette culture et de l'esclavage. En 1792, la récolte de coton américain atteint 13 000 balles; en 1817, 460 000; elle s'élève à plus de deux millions de balles en 1840, à près de 5 en 1860. Les Etats situés à l'ouest de l'Alabama et du Tennessee fournissent alors les trois quarts de la récolte mondiale.

Esclaves et planteurs

La population noire croît parallèlement. Au rythme de 20 000 par an au début du XIX^e siècle, de 6 000 vers 1850, les Africains sont débarqués aux Etats-Unis. Quand la traite se ralentit, les naissances se multiplient, en particulier dans les propriétés d'éleveurs du Sud-Est. En 1820, on compte près de 65 000 esclaves dans le Sud-Ouest; quarante ans plus tard, leur nombre a décuplé. A l'échelle nationale, l'évolution de la population servile (généralement à égalité avec les Blancs dans les régions de grandes plantations) est similaire : en 1790, il n'y a pas 700 000 esclaves : en 1850, ils sont 3 200 000, et presque 4 000 000 en 1860. Le recensement effectué au milieu du XIX^e siècle établit que deux millions et demi d'entre eux travaillent dans l'agriculture, dont plus de 1 800 000 sur les plantations de coton, 350 000 dans celles de tabac, 150 000 dans les champs de canne et 60 000 dans ceux de chanvre. Près de 400 000 esclaves habitent les villes où ils sont domestiques, artisans ou ouvriers.

Qui sont, en face, les planteurs? Sur deux millions

et demi de familles libres vivant dans le Sud, on compte seulement près de 384 000 propriétaires d'esclaves, concentrés dans une zone s'étendant de la Géorgie à la Louisiane. La grande majorité d'entre eux ne font pas, à proprement parler, partie de la classe des planteurs, puisque la moitié ont moins de cinq esclaves et près de 90 % moins de vingt en 1860. Ceci place un esclave sur deux entre les mains de 25 000 familles. La plupart de celles-ci possèdent de 20 à 50 Noirs; 3 000 seulement en possèdent plus de 100, et elles se trouvent dans les régions fertiles : basse Louisiane, vallée alluviale du Mississippi, région du Natchez, littoral et îles de Caroline et de Géorgie, « ceinture noire » de l'Alabama... C'est là une riche minorité qui constitue la classe dirigeante du Sud, celle qui va modeler, plus que toute autre, la culture sudiste qui imprégnera la conscience nationale naissante.

Le vieux Sud connut son apogée pendant la première moitié du XIX^e siècle, en particulier de 1830 à 1850, avant que le capital du Nord et les campagnes abolitionnistes ne menacent et ne contestent sérieusement ses fondements économiques et idéologiques. Tirant leur richesse de la propriété des esclaves, les planteurs en tiraient aussi leur prestige et leurs prétentions à former une aristocratie. L'esclavage donna son empreinte au Sud. Celui-ci ne put renoncer pacifiquement à ce qui était devenu un véritable mode de vie, apportant même le sentiment de l'honneur et des responsabilités que donne le pouvoir de commander.

En même temps, c'est dans les chaînes que le Noir fit son apprentissage de la vie américaine, qu'il se forgea un langage, des coutumes, une morale, une idéologie qui, s'opposant à la domination blanche, lui permettaient de survivre spirituellement. Si le racisme américain s'enracine dans l'histoire tragique des Blancs et des Noirs dans le Sud avant la Guerre Civile, les origines de la culture afro-américaine se trouvent dans l'adaptation

nécessaire du patrimoine africain au contexte anglo-saxon. Les rapports entre planteurs et esclaves révèlent au plus haut point cette opposition et cette complémentarité de cultures et de traditions.

Des archives passionnées

Pour nous faire une idée de cette existence quotidienne dans la plantation, il nous suffit, semble-t-il, de savoir écouter. D'innombrables voix portent témoignage : récits de voyageurs américains ou européens, livres de comptes et registres de planteurs, journaux intimes et correspondance familiale, récits d'esclaves fugitifs, souvenirs recueillis après l'émancipation, etc. Mais un difficile problème d'interprétation se pose. Chaque document, ou presque, se veut témoignage; il propose sa vérité, sa vision d'un système controversé. Aucun récit n'est impartial : son auteur est l'ami d'un planteur, ou un abolitionniste en puissance. Même les voyageurs européens se montrent favorables à l'un ou l'autre camp. Quelques observateurs, tout au plus, tentent de se comporter comme une de nos modernes commissions d'enquête et s'efforcent à plus d'objectivité. Nous devons sans cesse confronter des points de vue, établir des recoupements, équilibrer les récits pour obtenir, par approximations, une sorte d'image-témoin de l'esclavage faite de visions superposées.

Des silences et des textes

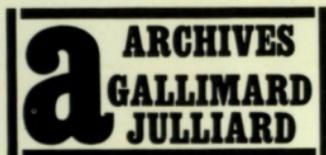
Les éléments économiques sont mieux connus, par les registres d'intendants, les journaux, la correspondance familiale, les recensements officiels, les études ou mono-

21 L'institution particulière

graphies publiées dans les gazettes agricoles de l'époque. Ces données mesurables sont souvent inexactement mesurées. Elles ne peuvent de toute façon permettre d'appréhender les rapports humains. Souvent, toute une tragédie est évoquée en une phrase — J'ai dû vendre Sarah, ou : Encore trois nègres morts ce mois-ci — et nous ne pourrions jamais en deviner les résonances. C'est peut-être la routine de l'existence noire qui est la plus difficile à recréer. Les journaux de planteurs ne mentionnent guère ce qui va de soi. Ni d'ailleurs les récits de fugitifs, trop souvent remaniés par les abolitionnistes qui mettent en valeur les atrocités du système. Ecrits par des Noirs qui ont pu prendre un recul par rapport à la plantation, ces autobiographies sont déjà des jugements, des actes d'accusation. Mais où saisir la trame de l'existence des milliers de Noirs nés et morts dans la servitude, qui changeaient de domaine sans changer d'état? Que pensaient-ils? Etaient-ils résignés? Révoltés? Certes, nous avons les spirituals, les contes et récits folkloriques, mais ils représentent un produit fini, un aboutissement figé, dont les origines sont mal connues et dont certains termes (un vocable africain, un mot anglais mal compris) étaient déjà indéchiffrables aux esclaves que la guerre libéra. Sur les révoltes, nous n'avons que le point de vue officiel : des échos dans les gazettes, les minutes de quelques jugements, ou, exceptionnellement, les confessions d'un Nat Turner transcrites par son avocat et que nous ne pouvons lire qu'à travers l'écran déformant de la conscience blanche. Fort précieuses sont les interviews, recueillies au XX^e siècle, de Noirs nés dans l'esclavage. Nous entendons véritablement parler de vieilles gens qui se penchent sur leur passé, ces mêmes Noirs que quelques photographies de l'époque de la Guerre Civile nous montrent en troupeau sur le seuil des cases ou servant comme auxiliaires dans les rangs de l'Union.

Nous avons puisé à toutes ces sources, mais surtout

Un paradis perdu ?
Mille royaumes divers,
mille enfers aussi :
le Sud,
l'oncle Tom,
mais aussi la révolte
de Nat Turner. .
A travers les récits
des voyageurs européens,
le témoignage des planteurs,
les chants et les plaintes
des esclaves noirs,
voici un monde disparu,
et qui pourtant vit encore,
dans la nostalgie
et dans la haine,
comme un moment essentiel
de la conscience américaine.



*Collection d'inédits
au format de poche.*

